Le Mariage sous
d'heureux auspices.

LE MARIAGE

SOUS

D'HEUREUX AUSPICES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

POUR LES FÊTES DU MARIAGE DE S. A. R. LE DUC DE BERRI,

PAR MM. DE FERRIÈRE et A. DESPRÉS;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 15 Juin 1816.



A PARIS,

CHEZ FAGES, LIBRAIRE, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.



DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC, RUE D'ORLEANS S.-HONORÉ, N°. 35.

1816.

PERSONNAGES.	Acteurs.
DESROSIERS, Jardinier Fleuriste. . . .	M. STOCKLEIT fils.
PHILIPPE, Capitaine de la Garde Nat[le].	M. VILLENEUVE.
FERDINAND, Fils de Philippe	M. GRÉVIN.
TREMBLIN, Rentier	M. KLEIN.
DUREFRAIN, Chanteur.	M. RAFFILE.
LA GAULE, Garçon Jardinier. . . .	M. MILLOT.
DESVIGNES.	M. BOISSELOT.
UN GARDE NATIONAL	M. CHRISTMAN.
PAULINE, Fille de Desrosiers	Melle. ÉLÉONORE.
LA MERE PRIEUR, Fermière. . . .	Melle. LÉVESQUE.
ANNETTE sa Fille.	Mlle. ADÈLE DUPUIS.
FLEURETTE, Bouquetière.	Melle. PALMYRE
JAVOTTE, Poissarde	Melle. LEROY.
UNE DAME	Melle. MEUNIER.
GARDES NATIONAUX.	
GARÇONS JARDINIERS.	
VOISINS et VOISINES de Desrosiers.	

La scène se passe à Paris, chez Desrosiers, au faubourg du Roule, près des Champs-Elysées.

LE MARIAGE
SOUS D'HEUREUX AUSPICES.

Le théâtre représente l'entrée du jardin de Desrosiers. Tout annonce les apprêts d'une fête.

SCÈNE PREMIERE.

LA GAULE, GARÇONS JARDINIERS.

Ils sont occupés à ranger des caisses et des pots de fleurs.

CHOEUR.

AIR *du Vaudeville de madame Scarron.*

Apportons, apportons de nos pépinières
Ces doux ornemens,
Du beau tems
Les gages charmans!
Arrangeons, arrangeons ces fleurs printanières:
On doit, en ce jour,
En faire emplette par amour.

LA GAULE.

Ici, comm' dans la province,
Y n'règne qu'un même esprit:
Et l'mariage d'not' jeun' Prince
D'nos fleurs assure l'débit.
Emblém' d'un' noble alliance,
Aujourd'hui l'myrte et l'rosier
Vont, dans tout' la France,
S'unir au laurier!

CHOEUR.

Apportons, apportons de nos pépinières, etc.

LA GAULE.

C'est bien, mes amis! c'est très-bien. A présent, faut achever nos préparatifs pour la fête que M. Desrosiers, not' bourgeois, donne ce soir dans son jardin, en l'honneur de l'heureux événement de c' jour. Faut que c'te fête réponde à la réputation du plus fameux jardinier fleuriste d' Paris et des environs. Exécutez b'en c' que j' vous ai prescrit. Soignez-moi ça, mes amis. J' veux, quand y' va v'nir, qu' M. Desrosiers soit tout surpris qu' j'aye réussi à faire queuqu' chose d' beau d' ma tête. Allez, mes amis, allez!

Les garçons jardiniers entrent dans le jardin; en reprenant le chœur : Apportons, apportons, etc.

SCENE II.

LA GAULE, *seul.*

Qu'eu satisfaction ! qu'eu joie j'éprouvons de c'te bell' fête d'aujourd'ni! y' n'y manque qu'un' chose, l' mariag' de mademoiselle Pauline, la fille d' not' bourgeois. Mon Dieu, mon Dieu! qu' ça me f'rait donc plaisir d' l'y voir épouser, non pas M. Tremblin, c' rentier déjà veuf, qu'a peur d' tout, qui croit aux présages, et qui est son prétendu, à c' qu'on prétend; mais monsieur Ferdinand, c' jeune sergent-major de la Garde royale, l' fils à c' brav' monsieur Philippe, qu' tout l' monde chérit et qu' tout l' monde a raison d' chérir !

Air : *de Marceline.*

Tout' les vertus sont dans son cœur.
A tout c'qui fait la grâce préside;
Et loyauté, courage, honneur,
Dans tous les tems, voilà son guide!
D'son abord l'affabilité
A l'aimer tout d'suit' vous dispose.
Son sourire exprim' la bonté
Et ses yeux dis' la même chose.

Oh! si c' mariage se f'sait aujourd'hui, j' s'rais t'y heureux! j' s'rais t'y heureux !

Il saute et danse. Pauline le surprend dans cet élan de joie.

SCENE III.

PAULINE, LA GAULE.

PAULINE.

Eh mon Dieu ! mon pauvre la Gaule, qui peut donc t'inspirer tant de gaîté?

LA GAULE.

J' vous mariais, not' demoiselle, et j' dansais à vot' nôce.

PAULINE.

Tu me mariais! et avec qui ?

LA GAULE.

Si c'était avec M. Tremblin ?

PAULINE.

Oh! non.

LA GAULE.

Et avec M. Ferdinand, vot' jeun' cousin ?

PAULINE.

Hélas !

LA GAULE.

Not' demoiselle, voilà un *hélas!* qu'est un' réponse po:

sitive : ça dit tout. Vous n'aimez pas M. Tremblin. Vous aimez M. Ferdinand ; et c'est l'y qu' vous épous'rez.

PAULINE.

Puises-tu dire vrai ! Mon cousin Ferdinand me rendrait si heureuse !

LA GAULE.

Ecoutez b'en : v'là trois jours qu' M. Tremblin n'est v'nu ici, à cause de c'te courbe-à-turc qu'il a attrapée la dernière fois qu'il a monté la garde en bizet, au poste d' la rue du Vieux Colombier, p't'êt' b'en qu'y n' viendra pas encore aujourd'hui. Profitez d' son absence pour parler à M. vot' père. Dites-lui b'en ci, et puis ça, et patati et patata ; enfin tout c' qu'y a d' p'us fort pour l'engeoler ; et n' vous chagrinez pas du reste: ça n' vous vaudrait rien !

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

D'vot' printems goûtez les douceurs,
D'l'été trop tôt les feux arrivent;
L'automne voit périr tout' les fleurs,
Aux froids d'l'hiver b'en peu survivent.
Sur beaucoup d'choses je n'sais rien,
J'sis un nigaud dont chacun glose,
Mais, jardinier, j'connaissons bien
Comment faut cultiver la rose!

Adieu, not' demoiselle. Si vous avez besoin d' moi, vous m' trouverez dans la serre chaude.

Il entre dans le jardin.

SCENE IV.

PAULINE, *seule.*

Comment décider mon père à éloigner M. Tremblin, et à donner la préférence à Ferdinand ?

AIR : *Contrainte cruelle, etc.*

Toi, dont j'attends encore
Un bonheur que j'ignore,
Amour, ma voix t'implore!
Accours,
A mon secours!
D'un rayon d'espérance
Allége ma souffrance!
Signale ta puissance
En faveur
De mon cœur!
Toi, dont j'attends encore, etc.

Ferdinand accourt ; il est prêt à prendre les armes, etc.

SCENE V.

PAULINE, FERDINAND.

FERDINAND.

Pauline ! Pauline !

PAULINE.

C'est toi, mon cousin ! aujourd'hui, à cette heure-ci ?

FERDINAND.

Mon régiment n'a pas encore pris les armes. J'ai profité d'un instant de retard.

AIR : *Sans mentir.*

Pour te peindre ma tendresse,
Hélas! je n'ai qu'un moment,
Puis je cours avec vitesse
Rejoindre mon régiment.
Car avant tout le service,
C'est notre première loi.
Qui pourrait sans injustice
Nous blâmer ?

PAULINE.

Ce n'est pas moi!
Sans mentir,
Sans mentir,
A te voir si bien servir
J'éprouve un secret plaisir.

FERDINAND.

Je viens t'apprendre que mon père s'est enfin prononcé pour nous; et qu'aujourd'hui même il doit demander à mon oncle son consentement à notre union.

PAULINE.

Cette démarche n'aura peut-être pas le succès que tu en attends !

FERDINAND.

A cause de M. Tremblin ?

PAULINE.

Mon père se déclare pour lui !

FERDINAND.

Suis-je assez malheureux ! Je n'ai qu'un rival; il faut qu'il soit vieux !

PAULINE.

S'il est vieux, ce n'est pas sa faute ; mais s'il est votre rival, monsieur, c'est la vôtre ! Oui, c'est pendant votre absence de l'année dernière, que mon père a connu M. Tremblin. Pourquoi vous êtes-vous éloigné?

FERDINAND.

Pauline, c'est toi qui me le demandes !

AIR : *Ce Magistrat irréprochable.*

J'avais fait le serment de vivre
Et de mourir pour notre Roi.
Il s'éloignait, j'ai dû le suivre,
Et mon cœur m'en faisait la loi.
Le franc et brave militaire
A l'honneur ne manque jamais.
L'honneur est son dieu tutélaire:
C'est celui du soldat français!

PAULINE, *lui tendant la main.*

Le moyen de t'en vouloir! Et quel dommage que mon père ait pris en amitié M. Tremblin!

FERDINAND.

AIR *du petit Courier.*

Contre d'affreux et noirs pressentimens,
Nature, Amour, aujourd'hui nous défendent:
Quand il s'agit du bonheur des enfans,
Toujours deux bons pères s'entendent.
Bien sûrs du mien,
Toi, caresse le tien.
A nos desirs il se rendra sans doute.
A sa rigueur
Oppose ta douceur.
De son cœur
Tu connais la route.

ENSEMBLE.

Contre d'affreux et noirs pressentimens, etc.

Desrosiers, encore dans la coulisse, appelle sa fille. Pauline! Pauline!

PAULINE.

C'est mon père!

FERDINAND.

Eh bien! réunissons nos efforts pour le gagner.

Desrosiers entre.

SCENE VI.

DESROSIERS, PAULINE, FERDINAND.

DESROSIERS.

Pauline!..... Comment! c'est toi, Ferdinand! Tu n'es donc pas de service?

FERDINAND.

Pardonnez-moi, mon oncle! mais je venais.....

DESROSIERS.

Nous voir? c'est très-bien, mon ami! Et ton père, comment se porte-t-il?

FERDINAND.

A merveille, mon oncle! Il se dispose à venir vous demander, pour moi, la main de ma cousine.

DESROSIERS.

Pour toi!

PAULINE.

Et pour qui donc, mon père?

DESROSIERS.

J'en suis fâché. Mais c'est trop tard. J'ai des engagemens....

FERDINAND.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Vous pouvez éloigner Tremblin.

DESROSIERS.

Mon cher ami, c'est impossible.

PAULINE.

Quoi! vous refusez mon cousin?

DESROSIERS.

Crois que ce refus m'est pénible.

FERDINAND.

Tremblin aurait-il un écrit?

DESROSIERS.

Il a plus..... ce qui me désole.

PAULINE.

Auriez-vous donc fait un dédit?

DESROSIERS.

Non, mais j'ai donné ma parole!

FERDINAND.

Votre parole! ah! mon oncle, ne connaissiez-vous pas mon amour pour Pauline?

DESROSIERS.

Ton père ne m'en a jamais parlé..... Ferdinand, pendant ton absence, j'ai contracté les plus importantes obligations avec M. Tremblin! j'ai dû consentir à une alliance, dont il fait dépendre son bonheur!

PAULINE.

Et le mien donc, mon père?

DESROSIERS.

M. Tremblin te rendra heureuse, si je l'ai bien jugé.

PAULINE.

AIR *de Bagatelle.*

Sur ce faux jugement, je pense,
On peut attaquer votre cœur.
Vous n'avez pour toute défense
Que le préjugé de l'honneur.
Mais notre réussite est sûre,
On ne saurait voir, en ce jour,
Au tribunal de la nature
Perdre la cause de l'Amour.

FERDINAND.

Mon oncle, vous êtes ému; ne résistez pas davantage à nos prières : cédez, cédez à vos enfans, qui vous implorent à genoux !

Pauline et Ferdinand sont aux genoux de Desrosiers. Dans ce moment, le tambour bat le rappel; Ferdinand se relève vivement et va sortir.

PAULINE.

Eh quoi! mon cousin, tu t'en vas au moment où mon père semble prêt à se rendre à tes vœux?

FERDINAND.

AIR *de la Retraite.*

Le tembour bat!
Au devoir il m'appelle,
Et plein de zèle,
Tout à l'honneur,
Je quitte le bonheur!
En restant, je pourrais
Servir mes intérêts;
Mais, malgré mes regrets,
Le tambour bat!
Adieu, je suis soldat!

Il sort avec précipitation.

SCENE VII.

DESROSIERS, PAULINE.

DESROSIERS.

Il était tems qu'il s'éloignât, ma fermeté commençait à m'abandonner.

PAULINE.

Cette conduite doit vous le rendre plus cher encore.

DESROSIERS.

Assurément!

PAULINE, *d'un ton caressant.*

Vous ne penserez donc plus à M. Tremblin?

DESROSIERS.

Ma fille, songe que ses généreux secours nous ont sauvé la fortune et l'honneur, dans ce tems à jamais détesté, où le sort de notre patrie fut compromis pour la deuxième fois.

PAULINE.

Mais M. Tremblin, par ses délais continuels, semble, depuis un an, vous prouver qu'il n'attache aucun prix à notre alliance.

DESROSIERS.

Je conviens que sous ce rapport, il me fait quelquefois repentir de lui avoir engagé ma parole; mais ma fille, cela ne m'autorise pas à y manquer.

PAULINE.

Ah ! mon père ! j'augure bien de cette journée ; et j'en ai pour garant la présence de notre jeune princesse.

AIR : *En amour comme en amitié.*

Doux objet des plus tendres vœux,
Gage de paix et d'espérance,
D'un cœur sensible et généreux,
Elle a montré partout la noble bienfaisance.
Devant elle fuit sans retour
De nos malheurs l'ombre effrayante.
A nos yeux elle se présente
Comme l'aurore d'un beau jour.

DESROSIERS.

Je voudrais pouvoir ce que tu désires. (*On entend la voix de Tremblin dans la coulisse.*) Mais j'entends, je crois, M. Tremblin..... oui, c'est lui !.... Laisse-nous, ma fille ; j'ai à lui parler de toi.

PAULINE.

Tâchez que ce soit pour la dernière fois. (*à part.*) Allons chercher mon oncle.

Elle sort ; Tremblin entre, ils se saluent, etc.

SCENE VIII.

DESROSIERS, TREMBLIN.

DESROSIERS.

Eh bien ! M. Tremblin, vous voilà donc rétabli de votre courbature ?

TREMBLIN.

Je l'espère; mais je tremble encore en songeant à ce que j'ai souffert : tête pesante, dos scié, jambes enflées.

DESROSIERS.

Il n'y paraît pas.

TREMBLIN.

Oh ! il y a bien encore quelque chose à dire à la tête ; mais le dos est bon, et les jambes n'ont presque plus rien.

DESROSIERS.

Votre garde a donc été bien fatiguante ?

TREMBLIN.

Elle fera époque pour moi ; toute la nuit ils m'ont promené !.... une patrouille, à n'en pas finir ! Pour m'achever, le jour paraissait à peine, que le sergent du poste a ordonné aux bizets de voler au secours d'un homme, que sa femme battait. Il a fallu mener les délinquans, d'abord chez le juge de paix, qui a déclaré que puisqu'ils étaient mariés, il n'y avait pas lieu à conciliation; ensuite chez le commissaire de police, qui a donné tort au mari, parce qu'il s'était laissé battre. J'ai

voulu prendre sa défense : je me suis très-échauffé ; la femme a voulu me battre à mon tour. Ce procédé m'a singulièrement refroidi, et j'ai descendu la garde avec une bonne courbature...

DESROSIERS.

Que diable aussi ! riche comme vous l'êtes, pourquoi ne vous faites-vous pas habiller?

TREMBLIN.

Je le serai, je le serai ; car je suis décidé à prendre au moins la petite tenue, le jour où j'épouserai votre aimable fille, d'après la parole que vous m'en avez donnée : je veux que ce jour fasse époque!

DESROSIERS.

Vous aurez donc la petite tenue dès aujourd'hui?

TREMBLIN.

Dès aujourd'hui ! mon ami, vous me faites trembler !

DESROSIERS.

M. Tremblin, mon âge, le vôtre, la réputation de ma fille, toutes les convenances enfin se réunissent pour nous interdire un plus long retard.

TREMBLIN.

Sans doute, il faut en finir ; mais vous savez, mon ami, combien je tiens aux jours qui offrent d'heureux auspices. Eh bien ! choississons pour mon mariage, une époque favorable par des présages encourageans.

DESROSIERS.

Eh ! quelle autre époque pourriez-vous souhaiter que celle d'aujourd'hui?

TREMBLIN.

J'en conviens.... Mais cet illustre mariage dont tout le monde parle, n'est pas encore fait....

DESROSIERS.

Que voulez-vous dire?

TREMBLIN.

On dit beaucoup de choses... on dit,.... on dit... est-ce que je sais tout ce qu'on ne dit pas?

DESROSIERS.

Ah ça ! mon cher Tremblin, perdez-vous la tête?

TREMBLIN.

AIR *du vaudeville de Lasthénie.*

Et si je vous racontais, moi,
Tout ce qu'on dit en confidence?

DESROSIERS.

Vous n'en ferez rien!

TREMBLIN.

Et pourquoi?

DESROSIERS.

Vous avez trop d'esprit, je pense,

Quand il s'agit de colporter
Un bruit absurde qui doit nuire,
Un méchant peut bien l'inventer,
Mais il faut un sot pour le dire.

TREMBLIN.

Eh bien ! je vous dis, moi....

DESROSIERS.

Je ne vous écoute pas : vingt fois déjà, vous êtes venu m'impatienter des contes les plus ridicules ; vous devriez être honteux de votre aveugle crédulité ! Comment pouvez-vous donner dans ces piéges grossiers?.... Mais laissons ces sottises ; pour la dernière fois, je vous déclare que nous signerons le contrat aujourd'hui, ou que nous ne le signerons jamais.

TREMBLIN.

Eh bien ! aujourd'hui, cependant demain aurait mieux fait époque ; vous ne voulez pas demain ?

DESROSIERS.

Ma résolution est immuable.

TREMBLIN.

Aujourd'hui, donc, soit ; aussi bien, toujours reculer, à quoi ça m'avance-t-il ?

DESROSIERS.

Hâtez-vous d'aller chez votre notaire, et que tout soit prêt pour signer ce soir.

TREMBLIN.

J'y cours, et j'espère que ce jour deviendra la plus belle époque de ma vie.

CHOEUR. *On entend le chœur dans la coulisse.*

AIR : *Allons aux prés Saint-Gervais.*

Allons tous chez Desrosiers,
Car à la fête
Qui s'apprête,
J'voulons être des premiers
A présenter rose et lauriers.

TREMBLIN, *à Desrosiers.*

Chez vous que de monde arrive !
Bonne vente et bon espoir !
Pour le contrat je m'esquive.

DESROSIERS.

Jusqu'au revoir !

Tremblin sort. Le chœur entre. La Gaule et les garçons jardiniers reviennent du jardin.

SCENE IX.

DESROSIERS, LA GAULE, FLEURETTE, JAVOTTE, DESVIGNES, DU REFRAIN, GARÇONS JARDINIERS

COEUR GÉNÉRAL. (*Reprise.*)

Allons tous chez Desrosiers, etc.

FLEURETTE.

Allons vite, M. Desrosiers, j' s'is un' pratique, faut m'servir la première.

JAVOTTE.

Eh pourquoi donc, la bouquetière? crois-tu qu' not' affaire n' doive aller qu' la dernière ?

DESVIGNES.

Pas d'préférence !

DUREFRAIN.

Nous sommes tous pressés.

DESROSIERS.

Mes amis, entendez-vous un peu !

FLEURETTE.

Air *de Marianne.*

Mes amis, mon commerc' l'ordonne,
Et je dois passer avant vous:
Car dans Paris il n'est personne
Qui n'veuill' fêter un jour si doux.
On compt' sur moi ;
Et ça, pourquoi ?
C'est qu'avec goût les bouquets je façonne.
Mais en tout cas,
Ne craignez pas
Qu'roses, lilas,
Manquent pour vos ébats!
Aux français qui se réjouissent
L'printems prodigue ses faveurs;
Et par ainsi, comme les cœurs,
Les fleurs s'épanouissent.

DESROSIERS.

Fleurette a raison.

JAVOTTE.

Eh b'en soit!

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Le pas que tu réclames,
Ici, prends-le, bijou.
Ailleurs, sur de bell' dames,
Nous, je l'aurons itou.
Pour les complimenter, d'vant les princes j'm'installe.
C'droit-là ne s'cédrait pas, mon cœur,
C'est zun honneur
Qui fait l'bonheur
Des dames de la halle.

LA GAULE.

Et vous ; père Desvignes, vous voulez donc qu' vot' vin ait l'bouquet aujourd'hui ?

DESVIGNES.

Oh ma foi ! j' n'en réponds pas ! c' n'est pas moi qui m'en suis mêlé ! C'est Bonneau, mon premier garçon, qu'a fait l'travail.

TOUS.

Comment ! comment !

DESVIGNES.

Oh pour aujourd'hui seulement, je n'crains pas qu'on m'en fasse des reproches.

JAVOTTE.

Prends-y garde, figure d'bamboches ! si ton vin a d'z'anicroches, j' te flanqu'rons des taloches au lieu d'argent dans tes poches.

DESVIGNES.

Bah ! bah !

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Ça n'est pas mon habitude,
Toujours j' fais moi-mêm' mon vin;
Mais j' suis sans inquiétude,
C' beau jour l' f'ra trouver divin!
Pour nos Princes not' tendresse
Double l'effet d' mes canons;
Ah! quand on est dans l'ivresse,
Tous les vins paraissent bons!

DUREFRAIN.

Quant à moi, M. Desrosiers... attention, tout le monde!

Air : *Tin, tin, tin.*

De l'allégresse publique
Partageant les sentimens,
Faut qu'à mon chapeau j'applique
Des bouquets et des rubans.
Alors avec élégance
Mon archet ira son train;
Et partout, ce soir, je pense,
On dira : de Durefrain
Le crin-crin,
Le crin-crin,
Dans Paris à fait du train.

JAVOTTE.

J'crois b'en, malin ! mais je l'crains ton crin-crin ; assez souvent y'nous fend l'tympan.

DUREFRAIN.

Pas possible... c'est un autre.

LA GAULE.

Ah çà ! j'espère que t'as du neuf, aujourd'hui?

DUREFRAIN.

Du neuf, j'en ai toujours ! c'est moi qui le fais, paroles et musique

JAVOTTE.

C'est deux fois neuf ! bon numéro ! donne-nous en, faraud !

DUREFRAIN.

Volontiers ! attention tout le monde ! je vais avoir l'honneur de vous chanter : *Le rapprochement ou le cri général.*

AIR : *Ne plus parler de ma tendresse.* (De Bagatelle.)

Plus de regrets, plus de souffrance !
Un prince justement chéri
Nous rend enfin à l'espérance
Des jours de l'immortel Henri !
De la plus noble descendance
Chez eux la vertu suit la loi.
Voilà pourquoi tout chante en France :
Vive HENRI ! Vive le ROI !

A vingt ans de trouble et de guerre
Henri fit succéder la paix ;
Et ce repos si nécessaire
Fut le plus grand de ses bienfaits.
De LOUIS la seule présence
Des traités assure la foi.
Voilà pourquoi tout chante en France :
Vive HENRI ! Vive le ROI !

Mais par une puissance injuste
Quand ses droits furent compromis,
Henri sut, en monarque auguste,
Triompher de ses ennemis.
Louis, en même circonstance,
Traînant tous les cœurs après soi,
D'un seul cri remplirait le France :
Vive HENRI ! Vive le ROI !

JAVOTTE.

A la bonne heure ! tu n'chantes pas faux comm'çà ! aussi t'es d'accord avec tout l'monde !

TOUS.

A moi, un recueil ! un recueil, à moi !

DUREFRAIN.

Faites-vous servir ! j'ai des recueils de 2, 4, 6, 8, et de plus forts pour la commodité de tous.

JAVOTTE.

Pas si benêt ! çà va payer tes bouquets.

DESROSIERS.

Payer ! non, mes amis ! je ne vends pas mes fleurs aujourd'hui, je les donne.

DUREFRAIN.

M. Desrosiers, je ne serai pas moins généreux que vous ! je donne aussi mes chansons.... *Gratis et prodigo* les recueils à deux sous !

DEROSIERS.

Mes enfans, je vous invite tons à la fête que j'ai préparée. Votre gaîté et vos sentimens en augmenteront les plaisirs! entrez, entrez dans le jardin.

AIR *de la Contredanse des petits pâtés.*

Cueillez, prenez toutes mes fleurs;
Mais pleins d'adresse
Et de sagesse,
Sachez, mélangeant leurs couleurs,
Les rendre interprêtes des cœurs.

JAVOTTE.

La rose est la princesse
Objet de tous nos vœux.

FLEURETTE.

Le myrte peint l'ivresse
De son époux heureux.

DUREFRAIN.

Disposons avec zèle
Tout' les fleurs à la fois;
Mais gardons l'immortelle
Pour le meilleur des Rois.

CHOEUR.

Il nous donne toutes ses fleurs, etc.

Tous entrent dans le jardin, excepté Desrosiers et La Gaule.

SCENE X.

DESROSIERS, LA GAULE.

LA GAULE.

Not' bourgeois, pisqu' aujourd'hui vous donnez gratis tout' vos fleurs; j' n'ai pas besoin d'êt' là pour faire la r'cette. Si vous vouliez m' perméit' d'aller un petit brin seul'ment jusqu'aux Tuileries.

DESROSIERS.

Et pourquoi, mon garçon?

LA GAULE.

On dit comm' ça qu' la r'vue d' la garde royale s'ra superbe! j' n'ai jamais vu ça, et j' meurs d'envie de l' voir.

DESROSIERS

Eh bien! va, mon ami, va, je te le permets.

LA GAULE.

Oh! not' bourgeois, qu'eu plaisir qu' vous m' faites! j' ne s'rai pas long-tems. J' vas courir d' tout' mes forces, et jai les jambes longues! .... Mais t'nez, v'là vot' beau-frère, M. philippe: Ça f'ra qu' je n' vous laiss'rai pas tout seul. Le v'là! le v'là!

Philippe entre avec Pauline. La Gaule sort en les saluant.

SCÈNE XI.

DESROSIERS, PHILIPPE, PAULINE.

PHILIPPE, *à Desrosiers.*

Bonjour, mon ami, bonjour! J'arrive à propos, ce me semble! Aux chants que j'entendais tout-à-l'heure, aux apprêts de fête que je vois par-tout, je m'assure que la gaîté règne ici.

DESROSIERS.

Et selon ta coutume, tu viens la partager?

PAULINE.

Mon oncle serait bien fâché d'y manquer!

PHILIPPE.

Je t'en réponds!

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Pour nous, pauvres voyageurs,
La route de cette vie
Est rarement embellie
Par quelques objets flatteurs;
Mais dans ce désert immense,
Au milieu de la souffrance,
Que des fleurs par leur présence
Me rappellent au plaisir,
Soudain j'entends la sagesse
Qui me dit : Cours, le tems presse,
Hâte-toi de les cueillir.

DESROSIERS.

Te voilà bien! toujours riant!

PAULINE.

Toujours aimable!

DESROSIERS.

Toujours sans inquiétudes!

PHILIPPE.

Je les défie! Mais toi, en aurais-tu?

DESROSIERS.

Beaucoup!

PHILIPPE.

Je le devine! ta fille....

DESROSIERS.

Eh oui! c'est elle qui les cause.

PHILIPPE.

Je vais t'offrir un moyen de les faire cesser : il faut la marier!

DESROSIERS.

Bon moyen! c'est justement son mariage qui me tourmente!

PAULINE.

Parce que vous le voulez bien.

PHILIPPE.

De quoi diable aussi t'avises-tu de vouloir la donner à ton M. Tremblin ?

DESROSIERS.

Je la lui ai promise.

PHILIPPE.

Elle n'en veut pas !

PAULINE.

Oh mon Dieu ! non.

AIR : *Que cet aveu me fait de peine.* (de Bagatelle)

On dit qu'une fille, à mon âge,
Avant tout désire un mari.
Monsieur Tremblin à cet adage
Me fait donner un démenti :
Car malgré toute cette envie,
J'aimerais mieux, sans nul détour,
Rester fille toute ma vie
Que d'être sa femme un seul jour!

PHILIPPE.

Tu vois bien que cet homme-là ne lui convient pas du tout! Il a besoin d'un remplaçant, et je te propose mon fils.

PAULINE.

A la bonne heure !

DESROSIERS.

Ton fils! il est.... il est trop jeune!

PHILIPPE.

Beau défaut!

DESROSIERS.

Militaire, d'ailleurs, il doit avant tout songer à devenir au moins officier.

PAULINE.

Il le deviendra, mon père. Ses services et sa bonne conduite ne resteront pas sans récompense.

PHILIPPE.

Elle a raison. J'ai quelques motifs de croire qu'il ne restera pas encore long-tems sergent-major; le Roi lui-même sera bien aise de le voir marcher sur les traces de notre jeune prince.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Si jamais l'exemple des pères
De leurs fils fait les sentimens,
Par les soins les plus salutaires
Nous verrons nos deux Ferdinands,
De l'Etat comblant l'espérance,
Lui donner pour nobles appuis,
L'un, des princes chers à la France ;
Et l'autre, des sujets soumis!

DESROSIERS.

Pourquoi mettre sous mes yeux ce tableau séduisant ; et par quelle fatalité viens-tu me parler de ce mariage, au moment où il est plus impossible que jamais !

PHILIPPE.

Eh ! tu n'as qu'à le vouloir (*On entend dans la coulisse la ritournelle du chant des gardes nationaux.*) Mais qu'est ceci ? .... Comment ! un détachement de ma compagnie !

Les gardes nationaux entrent. Le chœur sort du jardin, etc.

SCENE XII.

Les précédens, GARDES NATIONAUX, CHOEUR, etc.

CHOEUR DES GARDES NATIONAUX

AIR *du Vaudeville d'une Nuit de la Garde nationale.*

Quand notre amour nous entraîne,
Ran tan plan. (*ter.*)
Ah ! venez, cher capitaine,
De nos cœurs diriger l'élan.

UN GARDE NATIONAL

Notre ardeur est sans égale ;
Et dans ce jour solennel
La garde nationale
Veut fêter son colonnel.

CHOEUR.

Quand notre amour nous entraîne, etc.

PHILIPPE.

Eh mon Dieu ! mon cher major, pourquoi donc cette réunion ? Nous ne sommes pas de service !

LE GARDE NATIONAL.

Non, capitaine ; mais nous sommes tous de fête aujourd'hui ! Informés que M. Desrosiers en préparait une dans ses jardins, nous venons lui offrir des cœurs bien disposés à augmenter la joie générale qu'inspire ce beau jour ! Oh ! je vous assure que je n'ai pas eu besoin de billets de garde pour rassembler ces messieurs : ils sont accourus d'eux-mêmes.

PHILIPPE.

Je reconnais là les sentimens de tout bon garde national !

DESROSIERS.

Messieurs, vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir. Toujours et par-tout vous êtes les bien-venus.

PHILIPPE.

Pour moi surtout !

On entend (dans la coulisse la Gaule, qui crie : M. Desrosiers ! M. Philippe !

SCÈNE XIII.

LES PRECEDENS, LA GAULE.

LA GAULE.

Ah mon dieu! mon dieu!... Not' bourgeois!... Monsieur!.. M'am'selle!... tout le monde; vous ne savez pas? qui s'y s'rait attendu!

DESROSIERS.

T'expliqueras-tu?

LA GAULE.

AIR : *Contredanse.*

J'arrive ici tout en courant.
J' viens d' voir passer la Garde en revue;
Et j' suis encor je n' sais comment
D' surprise et de contentement!
Dans un' superbe tenue
S' présente chaqu' régiment.
Moi, pour mieux jouir de c'te vue,
J' percé la foule promptement.
Mais jugez d' mon ravissement,
Quand l' général ou l' capitaine
Fait sortir d' sa place et d' son rang,
Qui? c' brave monsieur Ferdinand.
Tremblant, respirant à peine,
J'entends dire au commandant:
Quittez l' s'épaulettes d' laine
Pour en prendre un' d'argent.
L' tambour-major b'en lestement
Fait tourner sa canne
Et se pavane.
L' s'aut' tambours font un roulement,
Et l' drapeau s'agite à l'instant.
Mais ça n'est pas tout encore,
Dit le chef avec douceur,
Sachez que le Prince honore
La constance et la valeur;
En son nom, de la croix d'honneur
Aujourd'hui ma main vous décore.
J' n'entendis p'us rien; car près de moi
Tout l' monde criait: VIVE LE ROI!

Aussitôt j'ai pris mes jambes à mon cou pour v'nir vous dire qu' j'ai M. Ferdinand sur mes talons.

LE CHOEUR.

Le voilà! le voilà!

Ferdinand accourt, se jette dans les bras de Philippe, il a les épaulettes, l'épée d'officier et la croix d'honneur, etc.

SCENE XIV.

LES PRECEDENS, FERDINAND.

FERDINAND.

Mon père !

PHILIPPE (*après l'avoir embrassé.*)

La voilà donc enfin cette noble récompense de la bravoure et de la fidélité. (*Il montre sa croix.*)

PAULINE.

O mon cousin, que je suis contente !

DESROSIERS.

Je suis prêt à pleurer de plaisir !

FERDINAND.

AIR : *Je t'aime tant.*

Quand c'est par vos tendres avis
Que l'honneur m'a guidé sans cesse,
Mon père, jouissez du prix
Des leçons de votre sagesse.
Vous concevez tout mon bonheur !
Avec quelle ivresse il doit battre,
Puisqu'enfin brillent sur mon cœur
Les traits adorés d'Henri-Quatre !

PHILIPPE.

Eh bien ! Desrosiers, refusseras-tu encore ta fille à mon fils?

FERDINAND.

Ah mon oncle ! par un refus cruel ne troublés pas ce beau jour !

PAULINE.

Mon père, Ferdinand est officier !

JAVOTTE.

Et çà commande, çà, p'tit papa !

LA GAULE (*au chœur.*)

Mes amis, parlons tous à la fois, il entendra mieux nos raisons.

TOUS.

M. Desrosiers ! M. Desrosiers !

JAVOTTE.

Pourquoi donc s'faire tant prier? il est gentil c't officier !

DESROSIERS.

Mes amis, je l'avoue, cette union ferait mon bonheur, mais un homme auquel je dois les plus importans services, a reçu ma parole, irai-je y manquer à l'instant même où je viens de l'envoyer chez le notaire pour faire dresser le contrat?

SCENE XV.

TOUS LES PERSONNAGES.

TREMBLIN. (*entre lentement.*)

Eh mon dieu ! que de monde, la garde ! qu'est-ce qu'il y a donc ici.

DESROSIERS.

Ah ! c'est vous, M. Tremblin.

FERDINAND.

Le notaire, monsieur ?

TREMBLIN.

Le notaire? je ne suis pas allé chez lui.

PAULINE.

Le brave homme !

FERDINAND, *embrassant Tremblin.*

Que je vous embrasse.

JAVOTTE.

Tiens ! c'est donc c't' animal qu'est l'rival !

DESROSIERS.

Vous n'êtes pas allé chez le notaire ! par quels motifs ?

TREMBLIN.

Pour d'excellentes raisons ; d'abord, mon notaire est déménagé, il demeure actuellement passage du Grand Cerf ; çà m'a porté ombrage; car çà peut faire époque. Cependant, j'allais, j'allais... lorsque j'ai rencontré un de mes amis, qui voit de loin, à ce qu'il dit, et qui m'a assuré que du côté de Lyon, la jeune princesse a été enlevée par un corsaire barbaresque.

JAVOTTE (*s'avançant vers Tremblin.*)

Qu'est-ce que tu dit donc, Grotesque, encore un fagot, qu'tu nous lâches en manière de brulôt !

LA GAULE.

J'ai envie de lui tomber sur le dos.

JAVOTTE.

Non, non, n'tombe pas, cadet, tu t'cass'rais.

LA GAULE.

C'est égal !

DESROSIERS.

Silence !.... M. Tremblin, vous connaissez ma dernière résolution, elle est motivée sur les délais que depuis un an, vous apportez de mois en mois, à la conclusion de votre mariage.

TREMBLIN.

Est-ce ma faute, si je ne puis trouver un mois favorable ?

AIR : *Vive une femme de tête*

En janvier, le capricorne
A l'hymen n'invite pas
En février, l'on se borne
A se déguiser, hélas!
Mars deux fois par sa présence
A mis ma tête en péril;
Et l'amour pourrait, je pense.
M'offrir un poisson d'avril.
A mon âge, cher beau-père,
Irais-je planter le mai,
Quand il faut pour me refaire,
Que juin me donne un délai.
En juillet, si je réclame,
Mon excuse est bonne en tout.
J'y pris ma première femme;
Et je fus père en août.
Pour septembre, je recule;
Chacun sait qu'il est malsain:
Il tient à la canicule.
Octobre est trop son voisin.
Novembre pour l'hyménée
A, je crois, l'air glacial.
Décembre finit l'année:
Je crains de la finir mal!

DESROSIERS.

Ainsi, aucun des mois ne vous convient pour épouser ma fille?

JAVOTTE.

Y'l'épous'ra la s'maine des trois jeudis, c'mistigris!

TREMBLIN.

Non! mais je ne puis me decider pour aujourd'hui; je vous le répète, ce n'est pas une époque....

DESROSIERS.

Je vous ai prouvé que je sais tenir ma promesse; mais puisque vous-même vous rompez l'obligation qui me liait à vous, ma parole est dégagée, et je donne ma fille à Ferdinand.

TREMBLIN.

Quoi! sérieusement?

DESROSIERS.

C'est décidé!

PHILIPPE.

Voilà parler.

PAULINE, *à son père.*

J'étais sure de votre cœur.

FERDINAND.

Je n'ai donc plus rien à désirer.

On entend le canon.

LA GAULE.

V'là l'canon! v'là l'canon!

TREMBLIN.

Le canon !.... Qu'est-ce qu'il y a donc?

JAVOTTE.

On dirait qu'ça t'fait peur, épouseux du malheur?

TREMBLIN.

Non! mais qu'est-ce que cela signifie?

FERDINAND.

Que tout le monde est heureux à-la-fois!

PHILIPPE.

Que les fêtes commencent partout, et que nous allons commencer la nôtre.

DESROSIERS.

Allons, allons, mes amis, suivez-nous!

Tous entrent dans le jardin.

AIR : *Bon voyage, cher Dumolet,*

Jusqu'au revoir, monsieur Tremblin ;
Pour notre fête, on vous quitte
Bien vite.
Jusqu'au revoir, monsieur Tremblin ;
Mais vous pouvez nous rejoindre au jardin.

JAVOTTE et FLEURETTE.

Mon cher monsieur, soit dit sans équivoque,
Que tout ceci vous serve de leçon ;
Pour n'avoir pas su choisir une époque,
J' croyons qu' toujours vous resterez garçon!

COEUR GÉNÉRAL.

Jusqu'au revoir, monsieur Tremblin, etc.

SCENE XVI.

TREMBLIN, *seul.*

Voilà une rupture qui fera époque pour moi ; je voudrais bien que quelqu'un pût me dire si c'est d'un bon ou d'un mauvais augure : qui pourrait me donner cette solution? (*regardant sur le théâtre.*) Je ne vois personne de ce côté.... à qui donc m'adresser? (*Le canon se fait entendre.*) Encore le canon! chaque fois qu'on le tire, sans me prévenir, c'est un coup qui me frappe!..... (*On entend derrière la toile, les cris de* VIVE LE ROI! VIVENT LES PRINCES!) Ah ! ce bruit est plus doux et je vais y mêler ma voix ; car enfin, si je manque à ma noce, je ne veux pas manquer à la fête de tous les bons Français.

Il entre dans le jardin ; le bruit du canon redouble, ainsi que les cris de joie. Le théâtre change à vue, et représente l'intérieur du jardin de Desrosiers. Tout est disposé pour une fête.

SCENE XVII.

TOUS LES PERSONNAGES,

DESROSIERS.

Bien, mes amis, bien, c'est le cri du cœur!

PHILIPPE.

N'écoutons que sa voix aujourd'hui.

AIR *du Vaudeville de la Vallée de Barcelonette.*

Par leurs vertus et leurs talens
A jamais de la France,
Deux grands Rois feront l'ornement:
Voilà la ressemblance.

Une touffe de lys qui s'écarte à droite et à gauche; laisse voir les bustes de Louis XVIII et de Henri IV.

DESROSIERS.

Mais l'un excite nos regrets,
Lorsque de l'au re la présence
Donne le bonheur aux Français:
Voilà la différence!

FLEURETTE, *une rose à la main.*

Entre not' Princesse et c'te fleur
Qu' j'aimons de préférence,
Jeunesse, éclat, beauté, fraicheur,
Voilà la ressemblance!

JAVOTTE.

Mais l'une brille peu d'instans;
L'aut', au gré des vœux de la France,
Doit voir un siècle de printems:
Voilà la différence!

FERDINAND et LE SERGENT-MAJOR, *se donnant la main.*

Entre nous, amour pour Louis,
Zèle pour sa défense;
De cœur à nos Princes chéris:
Voilà la ressemblance!

PAULINE.

Mais si l'un cueillait des lauriers
Sur les limites de la France,
L'autre y maintiendrait l'olivier:
Voilà la différence!

LA GAULE, *à Desrosiers.*

Not' bourgeois, not' bourgeois, v'là la mère Prieur, vot' fermière d'Fontain'bleau..... La v'là avec sa fille Anette.

SCÈNE XVIII ET DERNIERE.

LES PRECEDENS, la mère PRIEUR, ANETTE

Tous s'empressent à accueillir la mère Prieur et sa fille.

LA mère PRIEUR.

Bonjour, bonjour, M. Desrosiers, M. Philippe, M. Ferdinand.

ANETTE.

Sans vous oublier, mademoiselle Pauline, et toute la compagnie.

DESROSIERS.

Eh! quel miracle de vous voir à Paris, la mère Prieur!

PHILIPPE.

J'ai cru que vous ne vouliez plus y venir!

LA mère PRIEUR.

Malgré qu' tout l' soin d' la farme roul' sur nous, j' n'avons pas pu résister au d'sir d' partager la joie qui anime tout Paris.

FERDINAND.

Mais vous avez dû voir les fêtes de Fontainebleau?

LA mère PRIEUR.

Si j' les avons vues! Ah! j' crois b'en! et j'y avons pris tant d' plaisir que ça nous a mis en goût d' voir c't'elles-ci.

ANETTE.

Et par-tout où y en aura, j'irons, avec la permission de maman.

PAULINE.

Avez-vous vu la jeune princesse?

LA mère PRIEUR.

Vraiment! et nos princes itou! Y sont si bons, si affables, qu' tout l' monde peut les approcher!

ANETTE.

Oh! y n' sont pas fiers! Y a b'en d' s'anciens bourgeois qui l' sont p'us qu'eux!

LA GAULE.

Et la princesse, mère Prieur?

LA mère PRIEUR.

Encore p'us meilleure que belle!

FERDINAND.

C'est beaucoup dire !

LA mère PRIEUR.

Acoutez c' qu'on en raconte. J' l'ons b'en r'tenu !

AIR :

Par elle toujours le bienfait
Est enveloppé du mystère,
Son cœur seul est dans le secret
De tout le bien qu'elle aime à faire;
Mais si nous ne pouvons citer
Tous les traits de sa bienfaisance,
Nous pouvons du moins les compter
Par les jours de son existence.

ANETTE.

Et la veille de son mariage :

AIR *du Ménage du garçon.*

On r'marquait que d' sa bienveillance
Rien n' pouvait arrêter le cours,
Et qu'en faveur de l'indigence
All' doublait encor' ses secours.
Eh b'en ! pour ach'ver not' conquête,
D'un air charmant all' répondait :
Mes amis, c'est demain ma fête,
Et je me donne mon bouquet !

JAVOTTE.

Bon sang n' peut mentir ! All' a déjà l'esprit d' la famille !

UNE DAME.

AIR *de Délia et Verdikan.*

Quoique venant d'une rive étrangère;
Cette princesse a droit à notre amour,
A tout français elle doit être chère,
Car des BOURBONS elle a reçu le jour.
Un bon Prince se repose
Pour nos destins embellis
Sur cette nouvelle rose
Que l'amour joint à nos LYS.

JAVOTTE.

C'est ça, ma p'tite mère ! c'est ça !

PHILIPPE.

Allons, mes enfans ! à notre tour à chanter.

AIR : *Pour animer nos chansons.*

Loin de nous chassons l'ennui !
Que la gaîté brille !
Mes amis, c'est aujourd'hui
Fête de famille! } (*Bis.*)

La mère PRIEUR.

N' craignons pas que nos accens
Au Roi puiss't déplaire :
Des plaisirs de ses enfans
Jouit un bon père.

LA GAULE.

Et quel exemple meilleur
Pour chérir not' père,
Que s'ti'la de c' bon Monsieur
Qu'est un si bon frère.

ANETTE.

Mais un modèle de plus
Près du trône brille,
Et nous instruit aux vertus
D'une tendre fille.

FLEURETTE.

Et l'aut' Princess' qui déjà
Nous devient si chère,
Avant un an montrera
Comm' on est bonn' mère.

FERDINAND.

Un jour aussi nos neveux
Prendront pour modèles
Nos deux Princes, qu'en tous lieux
L'honneur voit fidèles.

DESROSIERS.

Louis, Thérèse, D'Artois,
Berri, D'Angoulême ?
Nous n'avons tous qu'une voix
Pour dire : On vous aime !

DUREFRAIN.

Pour qu' la voix suffise au cœur,
S'il faut qu'on l'arrose,
Aujourd'hui tout bon chanteur
Va tripler la dose.

JAVOTTE.

Comm' ce soir aux Porcherons
On va s' faire des bosses ;
Car les Français bons lurons
Se croient aux noces.

TREMBLIN.

A ne plus trembler, Tremblin,
Qu'ici tout provoque,
Déclare qu'il trouve enfin
Une heureuse époque.

PAULINE, *au Public.*

Nos auteurs doivent compter
Sur votre indulgence ;
Ils ne font que raconter
Ce qu'on dit en France !

On danse. Un ballon traverse le théâtre. Il est chargé d'emblêmes analogues à la fête. Le cris de VIVE LE ROI ! VIVENT LES PRINCES ! *éclatent de toute part. La toile se baisse.*

FIN.